

Commune

1^{er} Sept. 1937
50

REVUE DES REVUES

Commune 113

Sept. 37

DEUX CRITIQUES DES RETOUCHES DE M. GIDE
A PROPOS DE S. M. EISENSTEIN

Il n'est pas utile de noter ici chacun des articles qui furent consacrés par la grande et par la petite presse, par les journaux et par les hebdomadaires au dernier livre de M. André Gide : *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.* Les applaudissements du *Jour*, de *Gringoire*, du *Matin*, de *Candide*, du *Journal* ne pouvaient manquer d'accueillir un tel ouvrage. Un peu de la gloire de M. Gide rejaillit sur son coéquipier M. Herbart, dont le nom, jusqu'ici passablement obscur dans les lettres, parut soudain resplendissant dans les chroniques des éditorialistes de *l'Intransigeant* ou du *Matin*.

De tout cet amas de louanges qu'ont valu à M. Gide ses « retouches » (ou mieux, ses « repentirs ») nous ne retiendrions rien s'il ne se trouvait, à notre grand regret, la chronique que J.-B. Séverac a cru devoir lui consacrer dans le *Populaire* du 3 août :

Le *Retour de l'U.R.S.S.* a valu à André Gide insultes et critiques. Il a négligé les premières, mais il a tenu à répondre aux secondes. Il l'a fait dans ses *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.* Non seulement il ne retire rien de ce qu'il avait d'abord avancé, mais il le précise et, au lieu de s'en tenir à la narration simple et nue de son voyage, il appuie ses affirmations de faits et de chiffres pris dans les publications soviétiques elles-mêmes et le témoignage d'autres voyageurs également impartiaux. Ainsi fait-il pour la mauvaise qualité des produits de l'industrie russe, pour les taudis, pour la situation des travailleurs...

...André Gide donne des preuves de l'état de dépendance de la classe ouvrière et produit des chiffres établissant le bas niveau de sa vie.

Revenant sur les entraves à la liberté de pensée et à la libre critique, il les explique par le despotisme de Staline...

...Ainsi qu'il lui était advenu jadis, après sa relation du *Voyage au Congo*, et de son *Retour du Tchad*, Gide vient de s'entendre dire qu'il y a des vérités qu'on doit cacher. Il n'y consent pas. « Il n'y a pas de parti qui tienne, je veux dire qui me retienne et qui me puisse empêcher de préférer au Parti même la vérité. Dès que le mensonge intervient, je suis mal à l'aise; mon rôle est de le dénoncer. C'est à la vérité que je m'attache. Si le Parti la quitte, je quitte du même coup le Parti. »

J'espère bien sincèrement que Gide ne sera pas réduit à cette extrémité. Si la Russie soviétique est bien ce que disent d'elle les dirigeants du Parti communiste, qui pourra douter que la sixième partie du monde — avec la puissance incomparable de ses 150 millions d'habitants, de ses immenses richesses, de l'organisation de sa propagande — ne finisse par montrer à tous son vrai visage? Si, au contraire, comme le pense Gide « l'U.R.S.S. n'est pas ce que nous espérons qu'elle serait, ce qu'elle avait promis d'être, ce qu'elle s'efforce encore de paraître », ne pouvons-nous pas, ne devons-nous pas tenir ce spectacle pour la plus grandiose des leçons dont puisse profiter le mouvement socialiste de par le monde? En nous montrant dans « quels sables une révolution peut s'enliser ». la Russie soviétique nous donne la plus sûre des armes dans le combat que nous voulons mener jusqu'à la victoire et pour lequel l'effort concerté et clairvoyant de tous les travailleurs est nécessaire.

On voit que, dans cet article, J.-B. Séverac, malgré l'alternative « optimiste » du dernier paragraphe, se range au point de vue défendu par Gide. Taudis, mauvais produits, mauvaise situation des travailleurs, despotisme, voilà, résumé dans le *Populaire*, le fruit de la Révolution russe. Et cette faillite est « le spectacle le plus grandiose dont puisse profiter le mouvement socialiste dans le monde », il fournit aux socialistes « la plus sûre des armes ». Le témoignage de Gide est d'ailleurs irréfutable

... puisqu'au lieu de s'en tenir à la narration simple et nue de son voyage, il appuie ses affirmations de faits et de chiffres pris dans les publications soviétiques elles-mêmes et le témoignage d'autres voyageurs également impartiaux.

Rappelons ici que ces témoins *impartiaux* ont été nommés par M. Gide : « *Citrine, Trotski, Mercier, Yvon, Victor Serge, Legay, Rudolf.* » Certes, plusieurs d'entre eux sont encore les amis politiques de Séverac, mais peut-on considérer vraiment dans le *Populaire*, comme un « *témoin impartial* » M. Mercier, membre éminent des deux cents familles, ex-commanditaire du comte de La Rocque? Peut-on vraiment dans le *Populaire* envisager avec tant d'équanimité et même d'enthousiasme l'éventualité problématique de l'échec de la Révolution russe, qui serait le plus grand désastre pour la classe ouvrière du monde entier et la ruine des amis les plus sûrs du peuple français?

Est-ce là un point de vue socialiste? L'ancien président de la Deuxième Internationale, Emile Vandervelde, dans le vaillant hebdomadaire antifasciste qui lutte à Bruxelles pour l'édifica-

tion d'un Front populaire en Belgique, *Combat*, vient de consacrer un article aux *Retouches* de M. Gide, également publié par la *Dépêche de Toulouse*. Voyons si cette autorité incontestable du Parti socialiste est en accord avec le chroniqueur littéraire du *Populaire* :

André Gide, sous le titre *Retouches à mon voyage de l'U.R.S.S.*, vient de publier un nouveau petit livre qui apporte à son premier réquisitoire, non pas des atténuations, mais des aggravations. « La vérité avant tout », nous dit-il, et cette vérité, après avoir consciencieusement « potassé » après coup la littérature antistalinienne, il croit l'avoir trouvée dans une littérature empruntée, soit à l'autocritique de la presse communiste, soit au rapport de personnalités diverses qui ont vécu ou qui, comme lui, ont passé par l'U.R.S.S.

Que Gide me pardonne de le lui avouer, si j'ai méprisamment goûté le *Retour de l'U.R.S.S.* à la différence de ce chef-d'œuvre qu'est le *Voyage au Congo*, les *Retouches* m'ont décidément laissé une impression pénible Non point que je ne sois d'accord avec lui sur nombre de ses constatations, si désolantes soient-elles; que je ne sois troublé, comme tant d'autres socialistes, par la hantise des tragédies sanglantes qui ont liquidé presque tout l'ancien personnel de la Révolution, que je ne sois inquiet des lendemains ou que je me refuse à voir ce qu'il peut y avoir d'incomplet, de defectueux, de manqué ou de totalement inacceptable dans les réalisations industrielles du planisme stalinien.

Mais, si André Gide est un grand écrivain, le plus grand écrivain peut-être de la France d'aujourd'hui, ce n'est ni un politique, ni un économiste, ni un sociologue, et l'on peut, à parler franc, se demander si ses notes de voyage, prises sur le vif, avec toute la fraîcheur d'impressions vécues, ont gagné quelque chose à être complétées par ses « retouches ».

Nous n'avons jamais eu, comme lui, pour le régime stalinien, un « parti pris de foi et d'amour ». Nous n'avons jamais accepté que *cum grano salis*, les apologies enthousiastes et sans critique de la propagande communiste. Nous sommes prêts à concéder à Gide que son nouveau petit livre résume assez fidèlement tout ce que l'on a dit et continue à dire de mal sur la Révolution russe, dans son présent stade.

Mais n'y a-t-il, pour des socialistes, que du mal à en dire et, au vrai, les procédés de Gide, qui consistent à collectionner des petits papiers pour confirmer des conclusions antérieures, ne ressemblent-ils pas trop à cette méthode délibérément *unilatérale* de Taine, accumulant une multitude de petits faits plus ou moins exacts, pour aboutir — ce qui est la plus manifeste des absurdités — à la condamnation de la Révolution française?

Vandervelde résume alors, et réfute les propos de Gide sur la soi-disant oppression des milieux intellectuels (« *Mais alors*

pourquoi le talent d'un Ehrenbourg ou le génie d'un Pavlov? ») et sur la liquidation encore incomplète de l'Alphabétisme; ou sur la survivance, ici et là, de taudis :

On savait cela. On a souvent dit cela. On pourra encore longtemps répéter cela. Le monde ne s'est pas créé en un jour. Mais André Gide contestera-t-il qu'un observateur parcourant la France, en plein cours de sa grande Révolution, eût été amené à faire des constatations bien autrement pessimistes! Et, d'autre part, lui-même, dans son *Retour de l'U.R.S.S.*, n'a-t-il pas reconnu, je cite ses propres paroles, que, pour la disparition du capitalisme, le passage dans le domaine collectif des moyens essentiels de la production et de l'échange, ce fait du moins reste acquis et restera acquis, à moins d'une catastrophe de régime : « *Il n'y a plus en U.R.S.S. l'exploitation du grand nombre pour le profit de quelques-uns?* » Il ajoutait : « *Et c'est énorme.* »

Nous entendons bien que, dans ses *Retouches*, Gide s'attache à réduire la portée de cette constatation, qu'il s'en prend — et il n'a que l'embarras du choix entre les citations — au fonctionnarisme soviétique; qu'il soutient que l'« exploitation capitaliste » a été remplacée par l'« exploitation bureaucratique ».

Qu'il y ait là un grand mal, Lénine l'avait dit avant Gide. Mais, à mettre les choses au pis, qui ne voit que cette exploitation bureaucratique, en tous cas, ne peut être que viagère et que, d'autre part, le régime de l'appropriation collective oppose un infranchissable obstacle au rétablissement des classes héréditaires, et à des retours offensifs, de quelque importance, du capitalisme privé?

Seulement, à Gide qui prétend juger l'arbre d'après ses fruits, comment ne pas rappeler cette autre constatation de son premier livre dont il fait aujourd'hui des efforts, assez vains, pour diminuer la portée :

« *Ceci reste pourtant : le peuple russe paraît heureux. Je m'accorde entièrement ici avec les témoignages de Vildrac, de Jean Pons et je n'ai pu lire leurs récits de voyage sans une sorte de nostalgie. Car je l'ai dit aussi : nulle part, autant qu'en U.R.S.S., le peuple même, les gens que l'on croise dans la rue (du moins les jeunes), les ouvriers des usines que l'on visite, les foules qui se pressent dans les lieux de repos, de culture ou de plaisir, n'offrent un dehors si riant.* »

Qu'est-ce à dire, sinon que tout est relatif, et que nous aurions grand tort de mettre nos lunettes d'occidentaux, pour voir les hommes et les choses de l'Eurasie. Grand tort aussi de nous figurer qu'un peuple encore plongé jusqu'au ventre dans un passé de despotisme, est mûr pour passer sans transition, à un régime de démocratie et de liberté, telles que l'entendent les socialistes de l'autre côté de l'Europe. Au surplus, les détracteurs de la Révolution russe auront beau dire et beau faire. Ils n'empêcheront pas qu'elle ne soit en train de se faire, en passant peut-être par des vicissitudes, comme les grandes révolu-

tions antérieures, et ne s'achemine vers son but. Ils n'empêcheront pas non plus les travailleurs de nos pays d'acclamer les exploits des aviateurs du Pôle, d'éclater en transports d'enthousiasme lorsqu'on leur rappelle ce que les Soviets ont fait pour défendre la liberté en Espagne, prise à la gorge par le fascisme, de saluer enfin comme une espérance radieuse le premier gouvernement qui, dans le monde, ait proclamé la volonté d'être le gouvernement des paysans et des ouvriers. Qu'il s'en faille de beaucoup encore pour que cette espérance devienne une réalité, nous le savons de reste. Mais elle le deviendra, elle ne peut le devenir que si la Révolution continue. Et c'est pourquoi, de même que Clemenceau, en bien comme en mal, prenait le bloc de la Révolution française, nous n'avons jamais cessé d'être et, quoiqu'il puisse arriver, avec la Révolution russe quand même ! »

On voit combien le point de vue de l'ancien président de la II^e Internationale s'oppose, point par point, à celui du critique littéraire du *Populaire*. Vandervelde n'a, comme il l'écrit lui-même, aucun « *parti pris de foi et d'amour* » pour ce qu'il appelle le régime stalinien. Il n'a ménagé au régime soviétique ni les critiques, ni même les attaques, et dans son article même, dans un passage que nous avons tenu à citer pour n'en déformer en rien le point de vue, il parle de « *tragédies sanglantes* » de parties « *incomplètes, défectueuses, manquées ou totalement inacceptables* » dans la réalisation des plans successifs qui ont porté l'U.R.S.S. à son stade actuel de développement. Mais ces points de vue n'empêchent pas Emile Vandervelde de combattre résolument les propositions contenues dans les *Retouches*. Il est exact que ces retouches sont le fruit du « *potassage* » de la « *littérature antistalinienne* » et une anthologie de « *tout ce qu'on a dit et continue à dire de mal sur la Révolution russe à son présent stade* », qu'elles sont avant toutes choses une accumulation de petits papiers selon une méthode délibérément *unitaire* et contre-révolutionnaire. Il est bien vrai, hélas ! que ces retouches sont avant tout une glane de chiffonnier dans toutes les poubelles de l'antisoviétisme, des magnats de l'électricité aux policiers avérés et aux bandits de grand chemin complices des crimes hitlériens.

Tous les honnêtes gens souscriront à la conclusion de Vandervelde, que la Révolution russe est un bloc, qu'il faut être avec cette Révolution russe et qu'on salue comme une espérance radieuse le premier gouvernement qui dans le monde ait proclamé la volonté d'être le gouvernement des ouvriers et des paysans. Il me semble que sur un fait de telle importance

il ne saurait y avoir de divergence entre le *Populaire* et Emile Vandervelde, et que le point de vue exprimé par J.-B. Séverac ne saurait être considéré comme celui d'un grand parti ouvrier qui combat contre le fascisme avec tous les honnêtes gens de France.



Georges Sadoul